

1998

37

**LA « MACHINERIE » PSY, DU MONOPSYCHISME D'AVERRÈS
AU SELFMOTING DE CHRISTOPHER FRITH**

Réunion de la Société de Psychiatrie de l'Est, le 21 novembre 1998 à Nancy sur le
thème : « La psychiatrie entre philosophie et neurosciences ».

Inédit.

Introduction

Faut-il rappeler que la modélisation de la psychiatrie en tant qu'interface entre philosophie et neurosciences est à construire. En effet qu'aurait à proposer la psychiatrie entre une « théorie du sujet », du sujet comme corrélat d'un « ça pense », que la philosophie exhume aujourd'hui, par-dessus Freud, et à partir du commentateur d'Aristote, à savoir Averroès, et une autre, venue des neurosciences, celle d'un « ça fonctionne », que promeut Christopher Frith¹ ? Quelle est la « machinerie » psychiatrique qui risque de prévaloir demain, face aux spéculations du philosophe cordouan, dont on fête cette année le huit-centième anniversaire de sa mort, et le pragmatisme expérimental de son protagoniste américain, armé de l'imagerie cérébrale obtenue par résonance magnétique. La percée que connaît aujourd'hui le recours à la modélisation des attracteurs étranges au sein du paradigme du chaos², tant dans le domaine de la stabilité perceptive que dans celui de l'étude des crises comitiales, impose un nouveau point de vue dynamique sur le fonctionnement psychique. Dynamique dont je me suis inquiété voici près de dix ans³ sur le plan clinique, en soulignant le rôle qu'y joue l'objectalité lorsqu'elle demeure inélaborée pour le sujet.

1°. La philosophie d'aujourd'hui

Voici plus de vingt ans Deleuze et Guattari⁴ ont assimilé un certain niveau de fonctionnement du psychisme à une machinerie qu'ils disent « célibataire ». Bien avant eux Descartes, mais aussi bien Cicéron que cite Lacan⁵, ont insisté sur cette métaphore mécanique qu'un Helmholtz a portée à la dignité d'une théorlogerie. On sait que Freud dans son athéisme s'en était inspiré. Lacan a surenchéri, ainsi que nous allons le voir, et, à sa suite, des philosophes contemporains ont mis l'accent sur un inconscient sans sujet⁶. On ne compte plus les philosophes qui se sont intéressés à Freud et à Lacan et je me contenterai de joindre ici quelques repères bibliographiques⁷. Plus récemment, renouant avec l'effort méritoire conduit par la scolastique, tout au long du Moyen Âge, afin de préciser le rapport du sujet connaissant au monde qui l'entoure, certains ont exhumé le monopsychisme d'Averroès⁸, pour promouvoir une nouvelle théorie du sujet, sujet qui serait l'instrument d'une pensée anonyme, d'un « machin » à l'œuvre dans l'univers. Depuis toujours les philosophes ont eu le souci d'articuler le corps et l'esprit, ce que les anglo-saxons⁹ nomment le *mind and body problem*. Un intérêt renouvelé pour les ressorts de l'intentionnalité a débouché sur une lecture cognitiviste de l'œuvre d'Edmund Husserl¹⁰, tandis que d'autres auteurs, comme Daniel Dennett¹¹, ont colligé de nouvelles approches du problème de la conscience.

L'étonnant est qu'on cherche à définir et à tester des éléments constitutifs de la subjectivité tels que les modalités de la foi, de l'espoir, de la certitude ou du doute, sans s'apercevoir qu'il s'agit là avant tout de modalités énonciatives. Mais au sein du paradigme cognitif, qui séduit préférentiellement les philosophes, pointe le paradigme connexionniste, qui tend à assimiler la machinerie cérébrale au fonctionnement d'un ordinateur. Ce modèle a produit, côté neurosciences, des avancées significatives, et dans une communication¹², à l'orée de cette décennie, j'avais déjà mis l'accent sur le travail d'Ohayon¹³.

2°. L'essor des neurosciences

Dans ma communication au colloque « Psychisme et intelligence artificielle » qui s'est tenu à Nancy en 1991, j'ai noté la façon dont certains auteurs rendent hommage à Freud pour ses recherches et ses intuitions dans le domaine du fonctionnement cérébral et son approche de ce qu'aujourd'hui on nomme « théorie des neurones formels ». Plus récemment, je note dans mon dernier livre¹⁴ que les travaux de Freud sur l'aphasie et sur la mémoire inspirent largement de nos jours certains auteurs d'outre-Atlantique. J'y procède également à une analyse critique de l'ouvrage de Christopher Frith sur la schizophrénie, déjà cité. J'y fais mention des recherches réalisées dans le domaine de la neurobiologie, et tout spécialement par Hall¹⁵. D'autres travaux traitent du rapport des sciences cognitives à la psychanalyse¹⁶. À vrai dire cette dernière y tient une certaine place sans être déterminante. Quant à la méthodologie et aux modèles explorant la psyché, déjà proposés par le passé, des recensements ne manquent pas, notamment dans un numéro de *l'Évolution psychiatrique* déjà ancien, mais ceci appelle une réflexion sur l'énorme déchet que comporte cet apport. Que dire, par exemple, aujourd'hui, des modèles holographiques¹⁷ du fonctionnement cérébral, qui ont connu une certaine vogue en leur temps ?

Un ouvrage collectif plus récent, paru en 1992, sous le titre *Modèles du psychisme*, aux éditions Eshel, permet déjà une transition entre les travaux expérimentaux (ou théoriques) et la clinique psychiatrique, puisqu'on y examine aussi bien les niveaux d'organisation dans le système nerveux central, que le traitement de l'information, mais aussi les outils de l'appareil de relation tels que la mémoire, la perception, la pensée, le langage, etc.

3°. D'une psychiatrie en déclin

Quelle est la place virtuelle que pourrait occuper aujourd'hui la psychiatrie dans les savoirs, où l'on passe pratiquement sans transition d'un point-de-vue philosophique à celui des neurosciences, dès lors que la clinique psychiatrique se réduit à un assemblage de signes selon le modèle linéairement discriminant du DSM-IV ou de la CIM-10 ? Outre que les cliniciens n'y retrouvent plus les entités nosographiques laborieusement produites et enseignées jusqu'ici, c'est tout l'effort de structuration qui a présidé à leur établissement depuis près de deux siècles qui se trouve ainsi nié. L'intuition du praticien est systématiquement mise en doute, par le public mais aussi par les membres des équipes soignantes, alors que les données épidémiologiques, sur lesquelles il est censé s'appuyer, manquent absolument de lisibilité dès lors qu'elles ne correspondent plus aux attentes qui ont présidé à leur stockage.

L'évaluation des résultats obtenus par les méthodes de traitement en vigueur souffre par conséquent de la discordance dans les buts qui leur sont arbitrairement assignés. Il est clair qu'une visée adaptative s'oppose à celle qui se contenterait de la sédation temporaire des symptômes, comme cette dernière s'oppose aux prétentions de la psychanalyse d'offrir à chacun les moyens d'un ancrage nouveau dans l'existence. Parler ici de « renaissance » du sujet (traduisez : *rebirth*) serait ici manifestement excessif, mais jusqu'où n'irait-on pas afin de susciter de l'espoir¹⁸.

Car, s'il s'avoue au sein de maintes subjectivités contemporaines un fond de colère persistante, loin de tenter de l'amplifier dans le sens d'une revendication hystérique ou d'une révolte de style clastique, il convient de le réorienter, puisque l'affect, en tant qu'objet 'a', est le moteur même de la dynamique régulée, dite du Chaos, qui n'est autre que la vie. Selon que l'on adoptera envers cette dernière un point de vue dynamique, contextualisé, créatif et évolutif, ou que l'on se contentera d'un résultat à moyen terme compatible avec les normes sociologiques en vigueur, pour se limiter à la gestion des crises, cette évaluation ne saurait s'effectuer suivant les mêmes barèmes.

Dans la première perspective comme dans la seconde on ne saurait faire l'impasse sur cette dynamique chaotique, qui semble aujourd'hui faire appel à des intuitions nouvelles et à un imaginaire psychopathologique nouveau. Or ces données nouvelles ont fait l'objet déjà dans le passé d'anticipations et d'élaborations que l'on oublie pour mieux les retrouver avec quelque temps de retard.

La notion de multifactorialité, que tentent de prendre en compte les différents axes du DSM-IV ou de la CIM-10, est susceptible de pâtir d'interprétations partisans, du style : traitement psychiatrique des déviations idéologiques, que nous avons connu dans un passé encore récent. Certes le terrorisme scientifique et la violence institutionnelle y savourent leur emprise mais l'éthique n'y retrouve pas son bien.

Pour ma part, j'avais mis l'accent déjà en 1988, dans mon intervention (inédite) au Second colloque inter-associatif, sur l'outil que peut constituer le paradigme du chaos pour la compréhension, mais aussi pour une éventuelle correction, de la dynamique que connaissent certaines crises existentielles. J'y suis revenu dans mon écrit de 1993, puis à propos de Frith. J'insistais sur le fait que cette dynamique avait été récemment (1997) pointée par certains comme déficiente chez l'autiste, au sein des mécanismes stabilisateurs de la vision, et de la constitution de l'objet. Or c'est cette même théorie qui se trouve avancée aujourd'hui au sujet de la dynamique des crises comitiales¹⁹ et de leurs équivalents. Ce qui empêche la prise en compte dynamique, c'est-à-dire topologique, de ces manifestations c'est l'extrême complexité des facteurs qui interviennent dans leur genèse. Il n'est pas exclu qu'une certaine intuition de ce qui se passe soit possible. Ceci suppose qu'on se prête à la construction d'une machinerie dont Lacan nous avait laissé un avant-goût. Machine à comput qui met en jeu des symboles, telle qu'il l'évoque tout spécialement lorsqu'il écrit²⁰ :

faute d'images, il arrive que des symboles ne viennent pas au jour. En général, c'est plutôt la déficience symbolique qui est grave. L'image nous vient d'une création essentiellement symbolique, c'est-à-dire d'une machine /.../ la machine à calculer.

À ceci il ajoute le fait que pour lui²¹ « La ternarité est essentielle à la structure de la machine », que²² « La machine incarne l'activité symbolique la plus radicale chez l'homme » et qu'enfin²³ « Le cerveau est une machine à rêver ». Il lui reste à préciser que la défection du symbole est source de discordance chez le schizophrène²⁴ :

nous avons déjà pendant toute une année, l'année que nous avons consacré à l'*Au-delà du principe de plaisir*, articulé cette fonction propre à la symbolisation, qui est essentiellement au fondement de la coupure, donc ce par quoi le courant de la tension originelle, quelle qu'elle soit, est pris dans une série d'alternatives qui introduisent ce qu'on peut appeler la **machine fondamentale** [nous soulignons : S.S.-N.], qui est proprement ce que nous retrouvons comme détaché, comme dégage au principe de la schizophrénie du sujet, où le sujet s'identifie à la discordance de cette **machine** par rapport au courant vital, à la discordance comme telle.

En ce sens, /.../, vous touchez là du doigt une façon exemplaire, à la fois radicale et tout à fait accessible, une des formes les plus éminentes de la fonction de cette *Verwerfung*. C'est en tant que la coupure est à la fois constitutive et en même temps irrémédiablement externe au discours, en tant qu'elle le constitue, qu'on peut dire que le sujet, en tant qu'il s'identifie à la coupure, est *verworfen*. C'est bien à cela qu'il s'appréhende et se perçoit comme réel.

Ce terme de « discordance » qu'il emprunte à ses maîtres es psychiatrie, et notamment à Guiraud²⁵, Lacan lui affecte plus tard une fonction précise : il indique l'absence de cette condition de ternarité qui se traduit pas un défaut du nouage, faute qu'il soit borroméen²⁶. Le résultat le plus clair de ce défaut, de cette discordance : « structure fondamentale de la folie »²⁷ dira-t-il, est bien l'inconstitution de l'objet, de cet objet 'a' en tant qu'il gouverne la dynamique régulatrice, en l'occurrence chaotique. La psychanalyse au fond n'est qu'une méthode d'intervention susceptible d'ouvrir les répertoires les mieux verrouillés de la subjectivité, afin d'y retrouver et réparer les logiciels défaillants, à conditions qu'elle sache instaurer un climat de confiance, de tact et de discrétion qui s'imposent, d'une part, mais surtout de ne pas chercher autre chose que ce qui, justement : « paroles, paroles ! », fonde la subjectivité et en garantit l'efficacité.

Conclusion

En dehors bien entendu du moyen universel de corriger les bugs cérébraux que constitue l'électro-convulsivo-thérapie, les neurosciences s'orientent aujourd'hui vers des procédures de suppléance d'un déficit supposé des fonctions cérébrales. Qu'il s'agisse de neurostimulations diverses, par voie directe et donc d'implantation d'électrodes, ou du style « pompe » distillant certaines substances in situ, ceci revient à considérer la subjectivité comme une boîte noire, dotée d'input et d'outputs qu'il s'agit de tester. Certes, les neuromédiateurs, et l'effet mimétique qu'ils opèrent, permettent d'obtenir une sédation momentanée des symptômes mais, dès que cesse leur administration, un échappement se produit qui livre de nouveau le sujet à une attente anxieuse et le force à la remobilisation des modalités défensives acquises que constituent ses symptômes.

Il se peut que la méthodologie employée rate son objet et que justement ce qui circule ainsi et traverse l'individu soit indécélable par les moyens mis en œuvre. Car le *software* qui anime la machinerie subjective est peut-être de l'ordre de ce que Lacan nomme « chaîne signifiante », que la machinerie traduit en son langage propre constitué par un lot réduit de lettres et de signes qu'il s'agit de déchiffrer. À condition d'user de la méthode psychanalytique en ce sens, et uniquement en ce sens, il est loisible de parer aux manques mais aussi aux fausses-liaisons, à savoir les « macros » qui constituent les virus en cause dans les « bogues » de la subjectivité.

À la suite de Freud, qui parlait de représentations contradictoires, Harold Searle a montré l'efficacité des injonctions incompatibles, de ces « macros » parasites, qui motivent l'identification projective, « l'identification du schizophrène à la coupure », dira Lacan.

Déliier et couper les séquences perturbatrices et dé fragmenter ce qui est indûment épars sont des opérations auxquelles un analyste doit être formé, ce qui certes n'est pas toujours le cas. Il est clair que la formation classique des psychiatres n'a jamais fonctionné en ce sens.

La plupart du temps, et sous un prétexte pragmatique, et donc à moindre frais, on tente de procéder à une re-programmation cognitive, faite d'injonctions de type pédagogique ou surmoïques, plus ou moins irrationnelles, et ce à l'instar des méthodes en usage parmi les sectes. Or il est connu que de tels conditionnements nécessitent d'être périodiquement réactualisés, avec un rendement moindre à chaque nouvelle session thérapeutique, ce dont un Charcot, mais aussi un Bernheim s'étaient aperçus.

Notes

FRITH C.D., 1996, *Neuropsychologie cognitive de la schizophrénie*, PUF.

² STOĀNNOFF-NENOFF S., 1993, La crise entre la stabilité et le chaos, *Psychologie médicale*, 25, n° 6 : p. 534-545.

³ STOĀNNOFF-NENOFF S., De la dynamique de la cure depuis Lacan (Le sujet face à la causalité non-linéaire), Colloque inter-associatif, Paris, 4-6/10/1991.

⁴ DELEUZE G., GUATTARI F., 1972, *L'anti-Oedipe*, Les Éditions de Midi.

⁵ LACAN J., Sc4 p.40: [L'étourdit] : /.../ la bande de Möbius en tant qu'elle s'imagine, met à portée de toutes mains ce qui est inimaginable dès que son dire, à s'oublier, fait le dit s'endurer. D'où ma fixation de ce point doxa que je n'ai pas dit; je ne sais pas et ne peux pas plus que FREUD rendre compte "de ce que j'enseigne", sinon à suivre ses effets dans le discours analytique, effet de sa mathématisation qui ne vient pas d'une machine, mais s'avère le tenir du machin une fois qu'il l'a produite. Il est notable que CICERON ait su déjà employer ce terme: "Ad usum autem orationis est, nisi intelligenter attenderis, quanta opera machinata natura sit" (CICERON, *De natura deorum*, II, 59, 149), mais plus encore que j'en ai fait exergue aux tâtonnements de mon dire le 11 avril 1956 (L3, p.210.)

⁶ *Cahiers Confrontation*, Après le sujet qui vient? Aubier, 1989, n° 20.

⁷ VAISSIERE (de la) J. (S.J), 1932, La théorie psychanalytique de Freud, *Archives de philosophie*, vol.VII ; Collectif : 1998, Freud et la philosophie, *Le Portique*, n°2 ; JURANVILLE A., 1984, *Lacan et la philosophie*, PUF. ; SCHNEIDERMANN Stuart, 1986, *Jacques Lacan Maître Zen*, PUF/Perspectives critiques ; BORCH-JACOBSEN, M., 1990, *Lacan, le maître absolu*, Critiques/Flammarion ; MAJOR R., 1991, *Lacan avec Derrida*, analyse desistentielle, Mentha édit. ; Collectif : 1991, *Lacan avec les philosophes*, Albin Michel, p.133-154 ; SIPOS J., 1994, *Lacan et Descartes*, PUF.

⁸ LIBERA Alain (de), 1998, *Averroès; L'intelligence et la pensée*, GF/Flammarion,

⁹ POPPER K., ECCLES J.C., 1978, *The Self and Its Brain*, Springer International.

- ¹⁰ DREYFUS H. I., "Husserl et les sciences cognitives", *Les Etudes philosophiques*, mars 1991, p. 79-100.
- ¹¹ DENNETT Daniel, 1993, *La conscience expliquée*, Editions Odile Jacob.
- ¹² STOÏANOFF-NENOFF S., 1991, L'inconscient: un circuit de décision, in Cuvelier A., *Psychisme et intelligence artificielle*, PUN, p.115-131.
- ¹³ OHAYON M., 1990, *Intelligence artificielle et psychiatrie*, Masson.
- ¹⁴ STOÏANOFF-NENOFF S., 1998, *Une clinique du réel: Lacan et ses didactic(h)iens*, L'Harmattan.
- ¹⁵ HALL Z.W., 1994, *Introduction à la neurobiologie moléculaire*, Médecine-Sciences/Flammarion.
- ¹⁶ VIROLE Benoît, 1995, *Sciences cognitives et psychanalyse*, PUN.
- ¹⁷ Janet Metcalfe EICH, A Composite Holographic Associative Recall Model, *Psychological Review*, 1982, 89 (6), pp.627-661.
- ¹⁸ KRISTEVA Julia, 1998, *L'avenir d'une révolte*, Calmann-Lévy ; cf. p.22 : ici la psychanalyse est convoquée comme lieu de « ré-volte » et « comme invitation à l'anamnèse, dans le but d'une renaissance, autrement dit une re-structuration psychique ».
- ¹⁹ DUFOUR J.-P., Contrôler l'épilepsie grâce aux mathématiques, *Le Monde* du 07.10.1998, p.24.
- ²⁰ L02 p.11.
- ²¹ L02 p.364.
- ²² L02 p.95.
- ²³ L02 p.96.
- ²⁴ L06, 24.06.59, p.551;
- ²⁵ GUIRAUD P., 1921, Les formes verbales de l'interprétation délirante, *Annales Médico-Psychologiques*, 1, pp. 395-412, Paris.
- ²⁶ L22 21/1/1975, in *Ornicar* 3, p.105.
- ²⁷ E187.

